

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louise Lacasse, Sandra Gordon, Serge Prenoveau

Marie-Michèle Giguère

Number 141, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, M.-M. (2011). Review of [Louise Lacasse, Sandra Gordon, Serge Prenoveau]. *Lettres québécoises*, (141), 23–24.

☆☆☆

Louise Lacasse, *Éteignez, il n'y a plus personne*,
Montréal, VLB, 2010, 176 p., 19,95 \$.

Chroniques nomades

C'est un été chaud, sépia et surprenant, entre New York et un petit village québécois. C'est une intrigue universitaire, immobilière, postière et amoureuse.

Marie Cogère, 43 ans, professeure de linguistique amérindienne dans une petite université new-yorkaise, passe l'été dans la maison de son enfance, près du fleuve, dans un patelin au nom générique de Village-des-Rangs, pour y vendre la propriété familiale et préparer une allocution qu'elle doit présenter à Harvard au retour des vacances et qui, espère-t-elle, pourra changer le cours de sa carrière universitaire.

Un fils des voisins, Bénédic Lambert, est lui aussi de passage dans son village natal pour l'été. Il s'amourache de cette voisine qu'il n'a pas vue depuis quinze ans, même s'il la trouve rapidement « prétentieuse et grossière ». Marie Cogère, « dont l'estime de soi atteignait de hautes sphères », ne s'encombre pas très longtemps de son nouvel amant : « Entretenir des conversations avec un philosophe de province, même dans son lit, cela dure un temps », conclut-elle.



LOUISE LACASSE



Plusieurs étés défilent ici en parallèle : celui de Marie, mais aussi celui du recteur de l'université, qui nourrit à son égard un mépris empreint de jalousie ; celui de Pedro, un employé de la cafétéria qui suscite chez elle quelques fantômes. Cette courtépisode de destins est habilement construite d'allers-retours entre un glauque motel de route des États-Unis et la cour ensoleillée de la vieille maison rurale ; les bateaux cargos et la ville qui ne dort jamais...

Hors du temps

Ce récit à la fois moderne — notamment par une surabondance de noms de marques, Guerlain, American Apparel, Rogers AT & T, Barnes & Noble Booksellers, Players's — a aussi quelque chose d'intemporel, d'anachronique : le récit d'Ulric, le frère de Bénédic, devenu marin de par le monde, ou celui d'Hector, le facteur du Village-des-Rangs qui disparaîtra plusieurs jours avec sa sacoche remplie de lettres non livrées, ont quelque chose d'une autre époque.

Et alors que tout s'active sur les mers comme à New York — on complot, on assassine, on vole des porte-monnaie —, la vie suit son cours à un tout autre rythme dans le Village-des-Rangs. Ces ambiances contrastées n'ont rien de facile ou de plaqué. Au contraire, chaque petit récit, chaque histoire personnelle s'impose avec son climat et son énergie propre, portée par une écriture habile, parfois caustique et incisive, parfois simple et jolie, comme ici : « Ces dix kilomètres de pure beauté transformèrent le goût de vengeance de Bénédic en un grand désarroi. La beauté a souvent des effets étranges sur les états d'âme. »

Une voix singulière que celle-ci, récompensée à juste titre par le prix Robert-Cliche pour un premier roman.

☆ 1/2

Sandra Gordon, *Les corpuscules de Krause*,
Montréal, Leméac, 2010, 240 p., 23,95 \$.

Lassitude boréale

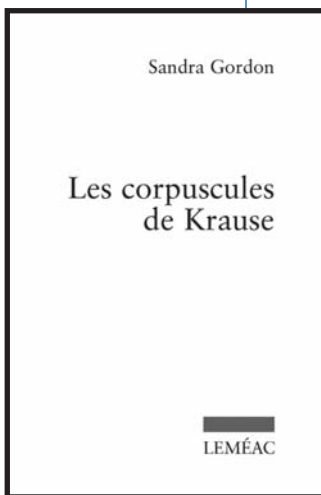
Trois mois d'automne dans les Laurentides. Du désir, de l'alcool et un écrivain vieillissant qui brûle chacun de ses livres, une bibliothèque municipale à la fois.

Le jour de ses 24 ans, Lucie reçoit le dernier versement de l'assurance-vie de sa mère, « maigre consolation à la loterie de la grande Faucheuse ». « Lasse des relations stériles », notam-

ment de celle qu'elle entretient avec Geoffroy, son « arrogant et rébarbatif » amant, qui l'attire et la dégoûte à la fois, elle décide de vider son appartement et de prendre la route au volant de sa vieille Volkswagen. Si cette prémisses laisse un arrière-goût de déjà-vu, les pépins mécaniques qui la contraindront bientôt à s'installer malgré elle dans un motel des Laurentides, le temps qu'on répare sa voiture, ne feront rien pour dissiper ce malaise.

Installée dans un deux et demie aux murs turquoise de ce motel-appartement, Lucie fera rapidement connaissance avec les employés et la faune de Chez Maurice, le bistrot adjacent. Un des cuisiniers, Benoît, s'engagera à réparer sa voiture, que le garagiste du coin estime définitivement hors d'usage.

Pourtant, le temps ne presse plus : Lucie ne souhaite pas rentrer à Montréal. Tout comme on s'est mal expliqué son désir de fuir la ville — se soustraire à des relations vides en dehors des grands centres, quel cliché —, on ne saisit pas tout à fait ce qui la pousse à s'arrêter dans ce village qui s'est imposé à elle à cause de simples ennuis mécaniques. Le constat s'applique à la majorité des personnages : dans les dialogues et les anecdotes du roman, il est difficile de cerner ce qui les meut réellement.



Boire

Lucie a un penchant pour le whisky américain. Elle boit. « Pour se donner du courage. Pour se réchauffer. Pour passer le temps. » Geoffroy, elle l'« appréciait davantage quand il était saoul ». Pat, lui, « ne prenait jamais de congé [...] ni du boulot, ni du houblon ». On comprendra que l'alcoolémie des personnages des *Corpuscules de Krause* est élevée. Pourtant, cela ne justifie peut-être pas l'hasardeuse évocation de Bukowski en quatrième de couverture...

L'ivrogne le plus intrigant – celui qui donne malgré tout un sens à ce roman —, c'est Henri Korsakoff, énigmatique écrivain qui parcourt les bibliothèques municipales pour y dérober ses livres, qu'il asperge d'huile à moteur pour mieux



SANDRA GORDON

les faire flamber. L'auteur de six titres, grand amateur de gin, est très apprécié de Lucie, qui sera surprise de le rencontrer au hasard d'un rapt dans une bibliothèque.

« Salvateur comme un coup de Lypstyl »

Ce récit empreint d'une certaine errance n'a pas toujours la finesse ou l'énergie brute nécessaire pour rendre compte des douleurs et des plaisirs des personnages (ou pour mériter l'allusion à Bukowski). Des comparaisons comme « Lucie s'élança vers l'escalier. Son petit refuge l'attendait, salvateur comme un coup de Lypstyl sur des lèvres gercées » — inefficaces et maladroites — brisent un rythme qui a déjà du mal à s'installer.

Peut-être, comme l'explique Lucie alors qu'elle s'adresse à Geoffroy, n'y a-t-il « pas de loi qui stipule que les figures de style doivent être belles ». C'est plutôt dommage, le récit s'en serait mieux porté.

☆ 1/2

Serge Prenoveau, *Autopsie d'un tireur fou*,
Montréal, Fides, 2010, 200 p., 24,95 \$.

Psychanalyse d'un homme seul

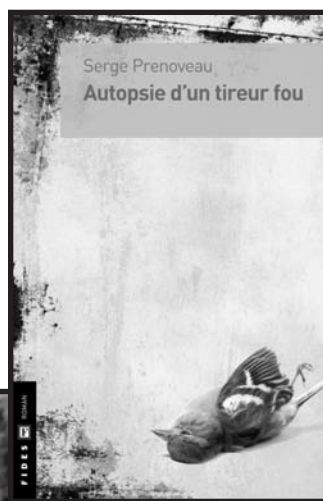
Une énième histoire de tireur fou à la une d'un journal gratuit est prétexte à une vaste entreprise de retours en arrière pour un quinquagénaire solitaire et désabusé, qui s'intéresse ainsi aux racines de son mal de vivre et de sa haine des hommes.

Le narrateur est un homme malheureux, solitaire. Ce qui a pu ressembler à des histoires d'amour dans sa vie fut aussi bref que catastrophique; tous les samedis soir, il visite sa mère pour qui il n'a plus d'affection; il broie du noir.

« Las de combattre les fantômes qui ne cessent de hanter son psychisme », il décide de chercher dans ses souvenirs l'origine de son mal-être. On découvre alors l'enfance, marquée par la poliomyélite et ses séquelles — une jambe plus courte que l'autre et les railleries des camarades de classe —, puis l'Alzheimer d'un père, l'amour périlant de sa mère pour un homme « coupable » de « s'être laissé devenir vieux ».

Et si l'auteur fait preuve d'une certaine sensibilité lorsqu'il décrit la vieillesse, l'accumulation des clichés — une travailleuse sociale « en tailleur marron » sera vite

cataloguée de « dame brune », la chambre où l'on installera son père donnerait « l'envie de se suicider au bénévole le plus convaincu », les préposés aux bénéficiaires seront dépeints comme sans cœur — dessert le propos.




Dans ce récit inégal, certains passages parviennent toutefois à émouvoir, notamment lorsque le narrateur relate un rare amour à l'âge adulte, où on le sent dépourvu, si peu aiguillonné pour faire face à la vie, pour se permettre d'être heureux. Mais chacun de ces moments de vie qu'il revisite aurait eu davantage à être plus épuré et à se départir de phrases convenues qui laissent de glace: « Il y a des animaux qu'on ne peut mettre en cage »; « Son visage avait la pâleur de ses draps. »

Psychanalyse

En plus d'être largement influencé par le vocabulaire et la rhétorique de la psychanalyse, le récit est ponctué de questions à saveur réflexive qui agacent: « Change-t-on jamais? »; « Connaît-on jamais vraiment quelqu'un? soimême compris » ou « C'était quoi l'amour? »

Les premières pages d'*Autopsie d'un tireur fou* laissent pourtant entrevoir un agréable premier roman. La prémisse — un quinquagénaire solitaire se sent interpellé par la rage d'un tireur fou à la une du journal du métro et remonte ensuite à la source de sa colère — semblait pertinente; l'écriture, cinglante au premier abord, laissait présager de bonnes choses. C'était avant les enfilades de poncifs et les malhabiles et irritantes références psychanalytiques.

Tout n'est pourtant pas mauvais ici. Malgré une plume inégale, un récit intermittent, la détresse de cet homme, trop seul, mais aussi trop démuné face à la vie, incapable de se départir de contraintes qu'il arrive pourtant à reconnaître, a quelque chose de touchant. Ce qu'on ne pardonne pas à ce roman finalement, c'est de nous avoir fait entrevoir un récit fort et de n'avoir offert qu'une histoire correcte. 



SERGE PRENOVEAU